

Marco Libro

DISPARU à 6 h 37

<https://www.marco-libro.fr>

1 / Valérie

Mercredi 18 octobre

14 h

« Je m'appelle Valérie d'Aguilar. Je viens signaler la disparition de mon mari, Sébastien d'Aguilar. J'habite... Oui ! C'est ça. Inutile de stresser... Mais quand même ! Il n'est jamais agréable d'avoir affaire avec la police. Comme si, lorsque l'on parle à des représentants de l'Ordre, on est potentiellement coupable de quelque chose. C'est la même chose quand on se fait arrêter en voiture : on pense toujours qu'ils cherchent la petite bête et qu'ils vont trouver quelque chose comme une ampoule défectueuse, un pneu un peu lisse ou une plaque illisible, LE défaut que l'on n'a pas vu, LA règle que l'on n'a pas respectée... Quoi qu'il en soit, je n'ai rien à me reprocher. Si je viens ici, c'est bien sur les recommandations de ma belle-sœur dont le frère est procureur de la République. On ne peut pas trouver mieux pour recevoir un avis approprié. Allez ma Grande ! Prends une bonne inspiration et sonne. »

Valérie vient de remonter la rampe pour fauteuils roulants qui donne accès au commissariat de police de Sète. C'est un bâtiment de deux étages s'élevant sur une base triangulaire, à l'allure résolument administra-

tive, aux nombreuses ouvertures séparées par des piliers alignés dans un ordre strict et régulier, comme une compagnie de soldats assignés au garde-à-vous lors de la revue des troupes. L'austérité de l'immeuble, renforcée par la présence de solides grilles protégeant les fenêtres du rez-de-chaussée, est rompue par une étonnante façade arrondie à l'angle nord, faisant face au pont de la Bordigue qui enjambe le canal Royal reliant l'étang de Thau à la Méditerranée. Le temps est maussade aujourd'hui, presque froid, pour les locaux. Quelques gouttes flottent encore dans l'air chargé d'humidité. Les épisodes cévenols ont signifié la transition entre la période estivale sèche et ensoleillée et la douce période hivernale qui s'annonce. L'eau de la dernière averse fait luire la chaussée. Elle a nettoyé le trottoir du quai de Bosc, a remplacé l'odeur âcre de la ville par celle de terre mouillée. Valérie pénètre dans la véranda faisant office de salle d'attente. Sa forme arrondie fait plus penser à un aquarium dans lequel des captifs ne cesseraient de tourner qu'à un lieu de vie agréable et convivial. La présence de bancs métalliques renforce cette impression de froideur inhospitalière.

Valérie referme le parapluie dont elle aurait pu se passer. Il n'y a personne d'autre, ce qui renforce le sentiment d'insécurité qui s'installe en elle, qui lui donnerait presque envie de s'enfuir.

« Bon, plus vite ce sera fait, plus vite je serai libérée. »

Quelques instants après que le son du buzzer a résonné dans la véranda, une voix nasillarde retentit à travers la grille de l'interphone, presque incompréhensible. Elle reconnaît cependant celle d'une femme :

— Bonjour, quelle est la raison de votre venue ?

— Bonjour, je m'appelle Valérie d'Aguilar. Je viens signaler la disparition de mon mari.

Le claquement sec de la serrure magnétique indique que l'accès est libre, que Valérie peut pénétrer dans le hall de réception. La voix l'invite à avancer.

— Entrez !

La porte vitrée résiste à sa poussée, comme si cet élément inerte lui intimait l'ordre de ne pas en franchir le seuil. Elle hésite un quart d'instant.

« Allez, ma Grande, ressaisis-toi, un peu de courage ! Tu n'entres pas dans la fosse aux lions, sacre-bleu ! »

Son regard balaie le hall d'accueil : trois groupes de chaises jumelées en bois patientent devant les ouvertures protégées par des rideaux de tubes de fer articulés, un distributeur de boissons fraîches propose sodas ou thé froid, une machine à café présente toute la gamme de ses produits dérivés, une table attend que l'on s'y installe pour y remplir un formulaire. Quelques affiches scotchées au mur crient leur slogan "Protéger, un métier" proposant au public de rejoindre les rangs de la police, d'autres invitent les victimes de violences sexuelles et sexistes à "ne rien laisser passer" ou précisent la conduite à avoir quand on a été victime d'une infraction. Le plan de l'office du tourisme de Sète occupe un recoin, quelques prospectus de la ville jonchent l'assise d'un tabouret.

En six pas, Valérie rejoint le comptoir vitré derrière lequel elle a du mal à distinguer la silhouette de la femme qui l'a priée d'entrer. Mal éclairée, la zone de travail de la fonctionnaire de police relève plus du cagibi ou du placard à balais que d'un bureau accueillant

qui permettrait aux requérants de se sentir dans un lieu d'écoute attentive et bienveillante.

2 / Le repas

Villa du Soleil

Trois jours plus tôt, le samedi 14 octobre

20 h 30

— Bonsoir, Valérie, tu es en beauté ce soir !

Stéphane d'Aguilar, la cinquantaine tranquille, un peu bonhomme, le cheveu en voie de disparition, la barbe encore brune et soignée, sourit à son hôtesse en lui tendant un bouquet de fleurs coupées.

— Bonsoir, Stéphane, toujours aussi flatteur. Ne le dis pas trop fort, Sandrine pourrait entendre et te faire une crise de jalousie ! Et je ne voudrais pas me fâcher avec ma meilleure amie. Merci pour les fleurs !

Valérie se dégage du pas de porte pour laisser le passage à son beau-frère, suivi de son épouse.

Sandrine d'Aguilar porte avec charme et élégance une robe portefeuille asymétrique boutonnée, aux longues manches, en tissu uni léger de couleur rose ancien. Sa veste courte aux pans arrondis, son mini sac à main, ses bottines sont en cuir vert amande. Sa longue chevelure brune et bouclée, son regard noir souligné d'un trait de crayon khôl, son nez droit et fin,

ses lèvres rouge carmin composent l'image d'un visage à la beauté sauvage.

— Entre, Sandrine. Ton mari est un incorrigible séducteur... Comment arrives-tu à le conserver ?

— J'ai mes petits secrets, répond-elle d'un sourire entendu, en penchant délicatement son visage sur le côté. On s'embrasse ? Le Covid est derrière nous, n'est-ce pas ?

— On pourrait le croire, mais en tant que médecin, je suis toujours sur la défensive. Restons prudentes, si tu veux bien.

— Je comprends. Alors, qu'est-ce que tu nous as préparé ?

Valérie referme la porte d'entrée et désigne le portemanteau de sa main pour que ses invités puissent accrocher leurs vêtements.

— Je voulais vous en faire la surprise, mais comme la question est posée : c'est un menu de la mer. En entrée, quelques gambas flambées au Cognac, puis je fais un test de la rouille de seiches, pour que vous me disiez ce que vous en pensez. Une répétition pour le plat que je ferai pour l'anniversaire de notre beau-père, ce cher Théodore, le 9 novembre. Cela vous va ?

— Sûr ! dit Stéphane en claquant de la langue. C'est un de mes plats préférés, et celui de papa également. C'est une bonne idée, cela lui fera certainement plaisir. Et à nous aussi. Tu vas nous ravir les papilles.

— J'espère bien. Passez au salon, je m'occupe des fleurs dans la cuisine. J'en ai pour un instant. Sébastien vous attend.

Sandrine l'accompagne.

— Malgré ton travail, tu as quand même trouvé le temps de préparer le repas... Bravo ! Félicitations,

mais tu sais, ma chérie, qu'il existe de très bons traiteurs, ici.

— Je le sais très bien, mais tu connais ma passion pour la cuisine, et puis cela ne m'a pas pris énormément de temps. C'est un bon dérivatif pour moi, pour me vider la tête, j'en oublie presque l'hôpital. Cela m'a fait du bien de vous concocter ce repas. Passons à côté, tu veux bien ?

Les confortables fauteuils capitonnés du salon les accueillent chaleureusement. Sébastien d'Aguiar en chemise blanche et pantalon beige les invite à s'asseoir d'un geste de la main. Il a voulu une ambiance de club anglais moderne pour cette pièce : sièges en velours gris anthracite, meubles noirs en bois vernis, éclairage tamisé.

— Pour l'apéritif, je vous ai préparé un super mojito comme vous les aimez, propose Valérie.

— Pas question ! “Veuve Clicquot, Carte Jaune” pour tous, tranche autoritairement Sébastien, va chercher le magnum au bas du frigo.

— Eh bien, frerot ! Un magnum de Veuve Clicquot ? Rien que ça ! Tu as quelque chose à fêter ? On dirait que tu veux nous en mettre plein la vue ! dit Stéphane, d'un ton railleur.

— Il n'y a pas que toi qui réussis dans la vie, le reprend Sébastien. Le petit notaire pépère et rentier que tu es va pouvoir féliciter son frère : il sera nommé lundi vice-président du directoire de la “Banque des Sources”. Respect ! s'il te plaît !

— Je m'incline, M^ossieur le Président. Reçois les félicitations de l'humble officier public et ministériel que je suis.

— Tout ne me tombe pas tout cru dans le bec, à moi. J'ai enfin la reconnaissance que je mérite et...

— Eh bien. Bravo mon beau-frère ! dit Sandrine en applaudissant bruyamment, pour couper court à une nouvelle querelle naissante. Si nous faisons une photo pour immortaliser ce moment ? Voilà Valérie qui revient avec les verres et la dive bouteille de champagne.

Valérie dépose les coupes sur la table basse du salon, plateau en marbre clair et veiné, pieds en laiton poli. Elle confie le magnum à son mari :

— Veux-tu bien le déboucher ?

— Ah ! Les faibles femmes et les bouchons de champagne ! Heureusement qu'il y a un homme, un vrai, dans cette maison ! se vante-t-il.

Sébastien défait le collier de serrage dégage le muselet, puis fait tourner la bouteille de sa main droite tout en bloquant fermement le bouchon de sa main gauche. Un joyeux plop se fait entendre.

— Je plaisantais, petit frère ! Bravo pour cette nomination. J'espère qu'elle ne sera pas seulement honorifique et qu'elle nous permettra de déguster un bon nombre de magnums de Veuve Clicquot ! Alors... combien vas-tu te faire en plus ? dit Stéphane d'un ton sincère.

— Je n'aurai pas à me plaindre, coef deux en progressif dans deux ans, plus quelques à-côtés... car dans peu temps, mon n+1 va partir à la retraite, ce qui m'ouvre d'autres perspectives, d'autant plus que c'est moi qui serai chargé de la négociation de la fusion de notre groupe avec le GBFEC, le Groupe des Banques Françaises d'Épargne et de Crédit.

— C'est bien tout ça ! Je ne vois pas pourquoi tu continues à te plaindre du fait que papa m'a revendu

l'étude. Car je te rappelle que je la lui ai rachetée. Il ne me l'a pas donnée, quand même, tu le connais.

— Cela suffit, dit Sandrine d'un ton autoritaire. On se calme, les garçons ! Arrêtez d'aborder ce sujet qui fâche et qui n'en est pas un, qui n'en est plus un. Votre père est d'un autre temps, où la primauté de l'aîné prévalait, c'est ainsi, c'est fait, il faut l'accepter. C'est lui le responsable de cette situation, et il est inutile, à l'âge qu'il a, de lui en tenir rigueur.

— Facile à dire, quand on est la femme de l'aîné, rétorque Sébastien, de nouveau prêt à en découdre.

— Il y a prescription maintenant. Je vous rappelle que nous nous voyons ce soir pour organiser son anniversaire. On la fait, cette photo ? Et si nous trinquons à la réussite de Sébastien ? propose Sandrine.

— Sébastien, Stéphane, mettez-vous debout et trinquez. Je vous prends en photo, dit Valérie.

Les deux frères s'exécutent, sans débordement de joie.

— Allez les frangins, souriez un peu, conseille Sandrine, on n'est pas à un enterrement !

Valérie prend le cliché, tous vont se rasseoir quand Sandrine stoppe leur mouvement.

— Attendez un instant ! J'en prends une aussi et également une photo de la superbe table que nous a préparée Valérie. C'est magnifique, ma chérie, ces petites décorations.

L'intermède photo a permis de calmer les esprits.

— Et ton bateau, comment fais-tu pour l'hiver ? Tu ne voulais pas en acheter un autre ? demande Stéphane, en changeant résolument de conversation pour apaiser l'humeur de son frère et alléger l'ambiance délétaire qui commençait à s'installer.

— Il reste à quai cet hiver. J'en prendrais bien un plus gros avec un moteur plus puissant. J'aimerais tester la pêche au gros. J'ai le temps pour me décider.

La discussion s'installe sur les différents modèles qui s'offrent sur le marché du neuf et de l'occasion, sur sa dernière partie de pêche qui a été loin d'être abondante. Sébastien emplit de nouveau les coupes, puis ils conversent sur le thon rouge qui ne semble plus être en voie d'extinction grâce à de drastiques quotas, information encore sujette à controverses. Le repas préparé par Valérie est apprécié à sa juste valeur, il se déroule dans une ambiance plus calme et plus sereine qu'il avait commencé. Le menu est validé pour le 9 novembre, à la satisfaction de la cuisinière.

La fin du repas est agrémentée d'une infusion digestive, menthe poivrée sauge anis vert pour les femmes et d'une eau-de-vie de muscat, moins diététique, pour les hommes. Quelques lieux communs sont échangés sur l'actualité, puis vient l'heure de se séparer :

— C'était très bien, nous reviendrons ! dit Stéphane en plaisantant.

— Alors d'accord ! Le 9 novembre ! Je vous ouvre le portail, dit Valérie munie de son bip, en refermant la porte d'entrée. Je ne vous accompagne pas.

3 / Signalement

Au commissariat de Sète

Mercredi 18 octobre

14 h 02

La policière adjointe Justine Trouvé voit s'avancer vers son guichet une femme élégante d'une cinquantaine d'années, au maquillage soigné, pantalon à coupe droite imprimé de motifs floraux ; veste bleue en cuir d'agneau souple portée négligemment sur un chemisier blanc crème uni ; sac en bandoulière ; cheveux blonds et ondulés laissés en liberté autour du cou, le regard clair des personnes que l'on imagine venir des pays où le soleil ne se couche pas en été. Le claquement des talons de ses bottines sur le carrelage résonne dans le hall d'accueil, troublant le pesant silence du lieu.

La femme semble concentrée, son visage n'exprime aucune émotion. Elle jette un œil sur l'écriteau "Consignes Covid" scotché sur la vitre de protection, puis son regard s'attarde sur la fonctionnaire de police en uniforme, assise : une femme blonde aux cheveux mi-longs ramassés en queue de cheval, qui lui semble

très jeune et qui la regarde l'air interrogatif. Valérie rompt le silence :

— Bonjour. Je m'appelle Valérie d'Aguilar. Je viens signaler la disparition de mon mari, Sébastien d'Aguilar.

— Bonjour madame, puis-je avoir une pièce d'identité, s'il vous plaît ?

Valérie lui remet sa CNI¹. La policière écrit son nom sur un registre, elle regarde sa montre pour mentionner l'heure puis l'invite aimablement à patienter quelques instants en s'éclipsant par la porte située derrière elle.

Les trois minutes suivantes lui semblent très longues : « *C'est toujours ainsi quand on attend.* » Elle constate alors qu'il n'y a pas de poignée sur la porte vitrée qu'elle vient de passer et qu'une issue par la fenêtre est impossible : les grilles empêchent tout franchissement. La voilà prisonnière dans ce sas comme un poisson dans une nasse. Cette image, qui complète celle de l'aquarium pour la véranda, la ferait presque sourire, si ce n'était la raison pour laquelle elle est venue et qui l'inquiète au plus profond d'elle-même.

La porte à gauche du guichet s'ouvre.

— Veuillez me suivre ! dit Justine Trouvé d'un ton sec qui contraste avec celui, bien plus aimable, qu'elle avait employé quelques minutes auparavant.

Valérie sent son estomac se tortiller, « *C'est quand la nasse est relevée par les pêcheurs que les poissons comprennent qu'ils sont pris au piège et*

1 CNI : Carte Nationale d'Identité.

qu'ils s'affolent. Garde ton calme, ma Grande, respire, respire... l'air ne manque pas, ici. »

Les deux femmes traversent une première salle un peu sombre, meublée d'une table longue, de quelques chaises et d'une multitude d'armoires métalliques portant chacune une inscription composée de lettres suivies d'un millésime. « *Probablement une salle de réunion ou d'archives, ou les deux.* » Elles franchissent une porte donnant sur un long couloir de répartition de bureaux se continuant par un escalier qu'elles empruntent. Au premier étage flotte une odeur de peinture. Elles passent le premier bureau sur la porte duquel figure une plaque "CDT BOURGUIGNON" et poursuivent jusqu'au bout. Elles s'arrêtent au niveau du dernier bureau sur la gauche. Justine frappe délicatement à la porte.

— Entrez ! entendent-elles nettement à travers le battant de la porte.

La policière adjointe s'efface pour laisser entrer Valérie et referme la porte derrière elle, sans être remerciée par son supérieur, resté assis. Celui-ci, adossé contre son fauteuil, semble fort occupé à lire un dossier qu'il tient dans ses mains. Il ne relève les yeux vers Valérie que lorsqu'il l'a refermé et jeté d'un geste désinvolte sur son bureau.

Elle a eu le temps de le détailler : chemise de coton déboutonnée au cou et veste en lin froissée, le cheveu rare au sommet du crâne, le front large et dégarni, les joues rebondies couvertes d'une barbe sel et poivre de cinq jours renforçant l'aspect piriforme du visage, le nez fort, un teint de bon vivant, le regard acéré qui semble vous transpercer au-dessus des lunettes en demi-lunes qu'il porte sur le bout du nez. Il émane du

personnage un mélange de force brutale mais maîtrisée, de mélancolie intériorisée sans résignation, de volonté à l'épreuve des éléments amers que la vie vous apporte.

Le bureau est ordonné, classique : pots à crayons et à stylos, éphéméride, écran d'ordinateur, clavier, souris, dossiers correctement empilés, une petite boîte jaune est posée à droite du sous-main.

— Bourguignon, commandant Bourguignon, se présente-t-il ainsi. Asseyez-vous.

Elle obtempère, et prend place sur le fauteuil que lui désigne le policier de l'index. Elle ne sait pas pourquoi elle se sent si petite, est-ce la largeur du siège ? l'attitude autoritaire ou la voix puissante qui lui rappelle celle de son instituteur de primaire qui l'intimidait tant ? le fait de se sentir comme le poisson dans la nasse ? le poids de son inquiétude quant à la déclaration qu'elle est venue faire ?

« Bigre ! Ils font cela avec tout le monde... Le flic tantôt méchant, tantôt gentil, pour mieux déstabiliser leur interlocuteur, pour arracher des aveux. Allez, ma Grande, ne te laisse pas impressionner, ce n'est qu'un être humain qui est en face de toi, avec ses forces et ses faiblesses, comme toi... et il est là pour t'aider, pas pour te blâmer. »

Il la fixe quelques longs instants dans les yeux, comme s'il voulait sonder le plus profond de son âme. Elle soutient son regard, en restant muette. Il prend la parole :

— Pouvez-vous décliner votre identité et me dire ce qui vous amène ? dit-il d'un ton neutre, presque doux, certainement routinier.

— Valérie d'Aguilar, née Lapeyronnie.

— Comme le chirurgien de Louis XV ?

— Pas tout à fait, répond-elle, flattée de cette question. Mon nom de jeune fille s'écrit avec deux n, le sien n'en avait qu'un. Peut-être une erreur sur les registres paroissiaux, au temps de mes ancêtres ? On me pose souvent cette question. Le seul lien que nous avons est celui de la médecine, ce qui n'est peut-être pas anodin. François Gigot de Lapeyronie était chirurgien, moi c'est la médecine infantile qui m'intéresse. Je travaille à l'hôpital de Sète, au service pédiatrique.

— Poursuivons, l'invite-t-il d'un ton encourageant, un demi-sourire adoucissant l'expression rêche de son visage.

Valérie commence à se sentir en confiance. Le ton bonhomme, employé par celui qui pourrait être, non pas son père mais un jeune oncle, un cousin ou un proche, l'a rassurée.

— Je suis l'épouse de Sébastien d'Aguilar... Mon mari n'est pas revenu à la maison alors qu'il devait rentrer lundi soir. Sur le moment, je ne me suis pas trop inquiétée : j'ai essayé de le joindre sur son portable, mais je suis tombée sur sa messagerie. J'ai téléphoné à son frère Stéphane, pour savoir s'il l'avait vu ou s'il avait des nouvelles de lui... Rien. Dans la soirée de lundi, ma belle-sœur Sandrine, l'épouse de Stéphane, m'a rappelée pour avoir des nouvelles, et elle m'a dit que s'il ne rentrait pas, elle appellerait son propre frère Jean-Michel Blanckaert, pour savoir ce qu'il...

— Ainsi, votre belle-sœur est la sœur du procureur de la République ? la coupe-t-il.

— Oui, et c'est sur ses conseils que je suis venue vous voir.

— Je sais, il m'en a touché deux mots, dit Bourguignon en esquissant un sourire pincé, exprimant une connivence contrariée avec le magistrat. Il m'a demandé de vous recevoir avec bienveillance et d'établir si cette disparition pourrait être qualifiée d'inquiétante. Pour cela, je vais avoir besoin de votre collaboration entière et sincère, que vous répondiez à toutes mes questions, même à celles qui vous paraîtront saugrenues, hors contexte ou intimes.

— Y a-t-il lieu à ce que je m'inquiète ?

— Sur 50 000 à 60 000 personnes qui disparaissent par an, surtout des personnes mineures, l'immense majorité réapparaît dans les jours ou les semaines qui suivent. En ce qui concerne les disparitions de majeurs, environ 1 000 personnes demeurent introuvables. Au regard de la population de notre pays, cela est infime. Mais quand il s'agit de proches, c'est énorme, car la dimension affective, qui ne se mesure pas, prend une proportion incontrôlable.

— On est toujours plus touché quand les événements concernent nos enfants et notre famille, confirme Valérie.

— Par ailleurs, vous ne devez pas oublier qu'en France, un majeur est libre d'aller et venir comme il l'entend, sans nécessairement en informer ses proches. Disparaître n'est pas une infraction pénale. Par ailleurs, pour qualifier une disparition d'inquiétante, il faut des éléments tels que le fait de ne plus donner de nouvelles du jour au lendemain sans raison apparente, de ne pas avoir emporté d'affaires personnelles, que la personne soit partie voyager dans une zone à risques, qu'elle soit en situation de handicap, qu'elle souffre de troubles psychiatriques, de dépression... Il y a donc des dispari-

tions inquiétantes et non inquiétantes, volontaires et... involontaires. On va mettre un peu d'ordre dans tout cela... et commencer par le commencement. Redonnez-moi votre identité complète, il me faut noter tout cela correctement.

Valérie lève légèrement les yeux au ciel, « *Diantre ! On est bien dans l'administration, répéter toujours la même chose...* ». Elle lui redonne ses renseignements personnels.

— Votre adresse ?

— Villa du Soleil, Chemin de l'Équinoxe, à Sète.

— Numéro de téléphone fixe, vos numéros de mobile pour vous et votre mari ?

Bourguignon note méticuleusement toutes ces informations sur son ordinateur, quelquefois en faisant répéter Valérie, pour s'assurer que sa saisie est bonne, car il ne contrôle pas à l'écran quand il écrit : il regarde les touches du clavier.

— Identité de votre mari ? Sa date de naissance ? Lieu de naissance ?

— Sébastien d'Aguilar, né le 20 janvier 1973, à Sète.

— Taille, poids, couleur des yeux, couleur des cheveux, lunettes ?

— 1,85 m, 78 kg, yeux gris, cheveux bruns et courts, barbe courte et soignée, pas de lunettes.

— Tatouages ? Grains de beauté ? Cicatrices ? Dents manquantes ? Taches particulières sur le corps ?

— Pas de tatouage ni de grains de beauté significatifs, denture normale à l'exception des dents de sagesse qui ont été extraites ; petite cicatrice suite à une

appendicectomie ; dans sa jeunesse, il a eu une fracture de l'humérus droit suite à une chute de bicyclette.

— Adresse du dentiste ?

Valérie réfléchit quelques instants et ne peut que lui révéler son nom, en précisant qu'ils n'ont pas le même.

— Collier, bracelet, bague ?

— Une chevalière, c'est tout.

— Quel métal ?

— En or, gravée à ses initiales.

— Est-il malade ?

— Non.

— Traitement médical ?

— Non.

— Souffre-t-il d'une ou plusieurs addictions ?

Alcool, drogues, jeux, sexe ?

— Non.

— A-t-il des problèmes d'argent ?

— Pas à ma connaissance. Non vraiment pas.

— Sa profession ?

— Banquier.

— Ah oui ! Quelle banque ?

— “La Banque des Sources”, à Sète.

— Quel poste ?

— Directeur local des agences locales et membre du directoire au niveau régional.

— Quand l'avez-vous vu la dernière fois ?

— C'était dimanche soir. Il devait se rendre à une réunion lundi à Toulouse, pour la journée. Je ne l'ai ni vu, ni entendu partir. Il devait prendre le train vers 6 h 30, lundi matin. En général, je me lève à 7 h 30.

— S'y rend-il souvent ?

— Tous les mois, le 3^e lundi.
— Comment se rend-il à la gare ?

— En voiture.

— Quelle marque ? Quelle couleur ? Son immatriculation ?

Valérie semble un peu dérangée par le flot soutenu de questions que lui pose le commandant, elle se sent submergée. Elle penche un peu la tête sur le côté, ferme les yeux un instant, prend sa respiration :

— Une “Touareg” bleue, je ne connais pas son immatriculation par cœur, ni pour ma voiture d’ailleurs. Je ne m’intéresse pas trop à ce genre de détails.

— C’est quoi, la vôtre ?

— Une “Golf” rouge.

— Vous avez des actions chez Volkswagen ? dit Bourguignon en souriant, comme s’il voulait détendre l’atmosphère.

— Non ! C’est mon mari qui s’occupe de cela, c’est tout.

— D’autres véhicules ? 4X4, moto, scooter... ?

— Non.

— Un bateau ?

— Oui.

— Où est situé son anneau ?

— Ici, À Sète. Accès par le môle Saint-Louis.

— Quel type de bateau ?

— Un bateau à moteur, un Arcoa 857.

— Là, vous vous souvenez bien de la marque et du modèle !

— Je dois vous dire que ce bateau est sa passion : mon Arcoa, MON ARCOA 857. Il n’a que ces mots à la bouche alors, à la longue on le retient.

- Le nom de cet Arcoa ?
- Sébast-1.
- Votre mari s'appelle Sébastien, il y a un jeu de mots ?
- Je pense que oui.
- Quand il part, ces lundis, revient-il toujours le soir ?
- Généralement oui. Il lui arrive quelquefois de rester une nuit là-bas, pour des colloques plus importants.
- A-t-il emporté une valise ? Des effets personnels ?
- Non.
- Comment était-il habillé ?
- Je ne l'ai pas vu partir, mais habituellement pour le travail, il met un costume plutôt sombre en cette saison, une chemise blanche, une cravate. Il s'habille plutôt de manière classique pour aller à la banque.
- Il a pris son téléphone portable ?
- Oui ! En tout cas, je ne l'ai pas vu à la maison.
- Qu'emporte-t-il avec lui, en général, pour ses réunions du lundi ?
- Ses papiers, bien sûr, son téléphone, une petite valise de type cabine quand il doit rester sur place, mais ce n'était pas le cas ce lundi, son attaché-case...
- Quelle couleur ? Quelle matière ?
- Classique : cuir noir. Il le met dans son bureau le vendredi soir, prêt à partir pour le lundi matin.
- Il est très organisé ?
- On peut dire cela.
- Et... Il ne s'est pas présenté à son travail mardi ?

— Non, j'ai appelé la banque et sa secrétaire m'a dit qu'elle ne l'avait pas vu. Elle a également essayé de le joindre sur son portable et elle est tombée sur sa messagerie. C'est ce qu'elle m'a rapporté.

— A-t-il laissé une lettre, une explication qui pourrait justifier un départ volontaire de sa part ?

— Non.

— Donc, la dernière fois que vous l'avez réellement vu, c'était dimanche soir, avant de vous coucher.

— Oui.

— Quand il part le lundi, a-t-il l'habitude de vous appeler ?

— Oui, au retour, une fois qu'il est monté dans son train.

— Pourquoi vous appelle-t-il ?

— Pour savoir si je serai là pour son retour, pour le repas. J'aime bien cuisiner. C'est ma seconde passion, après la médecine. Il arrive quelquefois qu'il y ait des urgences à l'hôpital et que je sois retardée. Il m'appelle pour s'assurer de ma présence.

— Et avant-hier, vous a-t-il appelée ?

— Non.

— Pardonnez-moi pour ces questions : faites-vous chambre à part ? Dormez-vous ensemble ? Est-il fidèle ? Volage ? Comment va votre couple ?

— Nous dormons dans la même chambre, dans le même lit. Quant à savoir s'il a une maîtresse, la dernière informée de la situation est toujours la conjointe trompée, n'est-ce pas ? Je ne peux répondre. Pour la question sur notre couple, après 20 ans de vie commune, je ne peux nier qu'une certaine routine s'est installée. Depuis le départ de notre fils, Lucas, pour ses études aux États-Unis, nous vivons plus chacun de

notre côté : lui pour sa banque, moi pour mon métier qui me passionne toujours autant.

— Ces derniers temps, avez-vous remarqué chez lui un changement de comportement, d'attitude, de l'inquiétude, de l'énervement ?

— Non, il était pareil à lui-même.

— Pensez-vous que du côté professionnel, il aurait pu avoir des ennuis, des soucis, des menaces ?

— Nous parlons peu de nos soucis professionnels, comme je vous l'ai dit : nous vivons côte à côte, nous partageons peu de choses.

— Et de votre côté, avez-vous une liaison extérieure à votre couple ?

— Certainement pas ! répond Valérie, sèchement.

— Voilà qui est clair et net. Lui connaissez-vous des ennemis ? Des personnes qui pourraient lui en vouloir ?

— Non, je ne vois pas.

— Avez-vous reçu un appel sans que l'interlocuteur se manifeste, un mail inhabituel, une lettre bizarre, anonyme ?

— Rien de cela.

— Je résume : votre mari n'est plus réapparu depuis deux jours. Vous en avez parlé à votre belle-sœur lundi soir qui a demandé conseil à son frère, notre procureur de la République. Il est parti lundi matin pour se rendre par le train à Toulouse, au siège de son entreprise et n'est pas réapparu depuis. Il ne s'est pas présenté à son travail mardi. Il ne répond plus à son téléphone, il n'a pas emporté d'affaires de chez lui. Il n'y a pas de raison apparente à sa non-réapparition. Pour l'instant, rien ne laisse entrevoir la possibilité qu'il soit

en danger, et rien non plus qu'il ne le soit pas. Pensez-vous que quelqu'un pourrait tirer avantage de sa disparition ? Un proche, un collaborateur, un client...

— Je ne vois pas.

— Vous ?

Elle lève les yeux au ciel, trouvant la question saugrenue.

— Si c'est à l'argent que vous pensez ? Pour moi, ce n'est pas un moteur... Pour certains médecins peut-être, mais c'est loin d'être mon cas : médecin pédiatre en hôpital, c'est différent de chirurgien plastique pour starlette "photoshopée" ou vieille vedette en mal d'image qui refuse son âge ; nous ne partageons pas les mêmes valeurs de la médecine. De mon côté, j'ai suffisamment de revenus pour subvenir aux besoins de ma famille, et cela me suffit. Il n'y a pas de plus belle satisfaction personnelle que lorsque l'on sauve un enfant. Par contre, pour mon mari, en tant que banquier, l'argent compte, évidemment.

— Bonne réponse, dit-il en esquissant presque un sourire.

« *On dirait que j'ai marqué un point.* »

— Comment faites-vous pour vos dépenses communes ?

— Chacun a son compte personnel. Nous avons un compte joint que nous abondons régulièrement, c'est lui qui s'en occupe, il me dit qu'il faut mettre tant, je mets tant.

Bourguignon reprend le cours de sa pensée, à voix haute :

— Vous voyez, le champ des possibles est immense.

— Oui... Je comprends, répond-elle d'un ton empreint d'étonnement et d'inquiétude.

Bourguignon reprend :

— Deux possibilités s'offrent actuellement à nous : celle d'un "départ" volontaire, et celle d'un "départ" non volontaire. Ceci est déterminant pour qualifier la disparition de votre mari, qui peut, ne l'oublions pas, revenir d'un instant à l'autre. Pour l'instant, je n'ai pas assez d'informations pour trancher. Je vais devoir approfondir certains éléments, ensuite en informer monsieur le procureur, puisqu'il est partie prenante dans votre affaire ! Dans le pire des cas, je dis bien dans le pire des cas, il nous faudra envisager toutes les éventualités : celles liées à sa vie privée : suicide, vengeance, jalousie, etc. Également celles liées à votre vie privée. Celles liées à sa vie professionnelle : jalousie, enlèvement, vengeance, règlement de comptes... tout le panel des mobiles possibles et imaginables.

« Bigre ! Il va fouiller partout, c'est normal, c'est bien. C'est un flic, il fait son boulot. »

— Que puis-je faire, de mon côté, pour retrouver mon mari ?

— En premier lieu, signer le signalement de sa disparition, je ne peux rien entreprendre sans ce document. C'est légal. Par la suite, avec les éléments que vous venez de me donner, je vais effectuer quelques vérifications dont les résultats me permettront d'y voir plus clair. Je vous laisse mon numéro de téléphone professionnel, mon 06 direct, dit Bourguignon en lui donnant sa carte.

— Je ne souhaite pas avoir de passe-droit, cela me gêne. Déjà que vous avez été sollicité par le procureur.

— Cette remarque vous honore, Madame, mais considérez qu'il ne s'agit là que d'un droit simple, votre droit, et que je n'ai eu aucune suggestion de monsieur Blanckaert pour vous être agréable, si cela peut vous rassurer sur ce point. Je ne fais que mon travail. Je suis simplement intéressé par votre situation et je veux faire émerger la vérité le plus rapidement possible. Je n'aime pas quand les affaires traînent. Quand on traite en direct, on avance plus vite. Si vous avez du nouveau de votre côté, faites-le-moi savoir immédiatement et personnellement, si quelque chose vous revient n'hésitez pas. Je suis à votre écoute.

— Je vous remercie, commandant.

— Pourriez-vous me donner une photo de lui ?

— Bien sûr, j'en ai une récente, prise avec son frère. Nous avons un repas de famille. Je vous l'envoie sur votre portable ?

— Oui.

Elle entre alors le numéro de téléphone du policier dans le répertoire de son mobile, lui envoie la photo en précisant que son mari est l'homme situé à droite sur le cliché.

— Voilà, c'est fait !

— Vous voyez qu'il fallait bien que je vous donne mon numéro ! dit Bourguignon d'un ton victorieux.

Un bip signale l'arrivée du message contenant la prise de vue. Bourguignon vérifie qu'elle s'affiche correctement.

— Quand a été prise cette photo ?

— Elle est toute récente, elle date de samedi soir, un repas de famille avec son frère et ma belle-sœur.

— Avez-vous des questions ?

— Oui !

— Allez-y, je vous écoute.

— Que se passe-t-il en cas de disparition inquiétante ?

— Inquiétante : votre mari est inscrit sur le FPR, le fichier des personnes recherchées ; une enquête est nécessairement ouverte, selon le cas, une enquête administrative ou une enquête judiciaire, coordonnée par le procureur.

— Et en cas de disparition non inquiétante ?

— Pas d'inscription, aucune enquête n'est ouverte, c'est à vous d'effectuer les recherches.

— Merci pour ces renseignements.

— Pour l'instant, je n'ai plus de questions à vous poser. Il faudra peut-être que nous nous revoyions.

Bourguignon se lève de son siège, la stature imposante de l'homme qui l'a reçue impressionne Valérie. Il lui ouvre aimablement la porte de son bureau et l'invite à partir.

— Vous connaissez le chemin ? En bas de l'escalier.

— Oui. Bonne journée, commandant.

À peine Valérie d'Aguilar sortie, Bourguignon attrape sa boîte de cachous, fait tourner le couvercle pour faire coïncider les ouïes d'ouverture, tapote délicatement dessus pour laisser s'échapper deux minuscules confiseries carrées et noires, pour la énième fois. Ce geste machinal, maintenant un peu trop rituel à son goût, l'apaise et l'accompagne dans sa réflexion.

4 / Préenquête

Au commissariat de Sète

Jeudi 19 octobre

8 h 30

L'équipe du commandant Bourguignon est réunie dans la salle du rez-de-chaussée, située juste derrière l'accueil. Bourguignon la nomme la "Bibliothèque" : c'est dans cette pièce que sont rangées temporairement les archives du commissariat, en attendant que la véritable salle qui leur est dédiée soit de nouveau utilisable. Il y a eu un dégât des eaux. Habituellement, les réunions de groupe se déroulent dans la salle contiguë à son bureau, mais celle-ci est en travaux : on refait les peintures. Il restait quelques euros sur la ligne budgétaire entretien-réfection. Cette installation provisoire met Bourguignon d'une humeur maussade, car cette salle est un lieu de passage. Elle convient mal à l'activité de réunions où le calme, la concentration, l'écoute et aussi la confidentialité sont de rigueur. Mais, ce jour, aucune autre salle n'est disponible, il doit donc faire contre mauvaise fortune bon cœur. Sa mauvaise humeur s'explique également par le fait que, même s'il n'a pas été formellement contraint de s'oc-

cuper de cette affaire par le procureur Blanckaert, le fait qu'il doive s'y pencher avec "bienveillance" - ce sont ses termes - le contrarie. Pour lui, l'expédition la plus rapide possible de cette affaire reste le meilleur moyen de s'en débarrasser.

— Tout le monde est là ! constate le commandant d'un ton autoritaire.

— Oui boss !

Virginie Brûlebois, Benjamin Lambert et Jérémy Turcain, respectivement major, brigadier et capitaine de police répondent en cœur à l'appel de leur chef de groupe. Cette petite équipe s'est déjà illustrée dans la résolution d'enquêtes complexes avec brio, chacun apportant des compétences diverses et complémentaires : en psychologie et profilage, en expertise informatique, en présence efficace sur le terrain. Chacun a sa petite manie comme enrouler autour de son index sa chaîne de cou portant une bague de famille pour Virginie ; gonfler régulièrement ses pectoraux et ses biceps pour Jérémie comme s'il était toujours en entraînement ; cligner des yeux en fronçant fortement des sourcils devant son écran d'ordinateur pour Benjamin ; et... avaler quotidiennement un nombre étonnant de cachous pour le commandant.

À son arrivée au commissariat, ce dernier s'est présenté comme étant "boss" et a revendiqué son surnom. Dès le premier contact avec son équipe, il s'est présenté ainsi : "Je suis le "commandant Bourguignon", mais six syllabes, c'est trop long à dire. Je suis votre chef, mais ce mot "chef", c'est pour les cuistots, or je suis policier. En conséquence, vous m'appellerez "boss", c'est plus simple, plus rapide et ça me plaît. Ça marche comme ça pour moi, pas de discrimination hié-

rarchique. Moi, je vous appellerai par votre nom de famille. Je me fous de votre grade, ça, c'est pour votre paye et votre avancement. Ce qui m'intéresse, c'est de bosser en bonne intelligence avec vous, et d'avoir de bons résultats... et puis "bosser", "boss", vous pigez ?

Le boss, ainsi autoproclamé, a apporté un dossier par collaborateur dont il tend la pile à Virginie Brûlebois.

— Servez-vous et passez aux autres, Brûlebois.

Une autre habitude de Bourguignon : il n'emploie que peu les formules usuelles de politesse : les "s'il vous plaît", "bonjour" et autres "merci" ne font pas partie de son vocabulaire, les mots d'excuse non plus. Une fois ceci intégré, personne ne se plaint de lui. C'est un homme proche de son équipe, attentif à "ses" policiers, sans paternalisme ; volontaire, très pro, reconnu par ses pairs et ses supérieurs. Il parle très peu de lui, sa discrétion sur ce sujet est connue de tout le commissariat.

— Sébastien d'Aguilar, banquier, 50 ans, a été déclaré aux "abonnés absents" par sa femme, hier après-midi. Sur les recommandations de monsieur le procureur de la République Blanckaert, nous devons nous occuper de cette affaire avec "bienveillance" pour reprendre ses mots, dit Bourguignon, d'un ton ironique accompagné d'un sourire narquois.

Christophe Bourguignon a du mal à supporter une quelconque ingérence dans son travail en particulier, et toute recommandation en général. Ce n'est pas par orgueil. Il connaît son job et selon lui, toute immixtion extérieure peut fausser la conduite à tenir, les choix à donner à la direction d'une enquête. Il travaille avec son équipe, point barre. Si le procureur l'avait

simplement prévenu qu'une femme viendrait à propos de la disparition de son mari, il l'aurait reçue certainement différemment, sans aucune idée préconçue. Cela l'avait un peu fâché quand la jeune policière adjointe Justine Trouvé était venue frapper à bureau pour lui signaler la présence de Valérie d'Aguilar : la pauvrete en avait fait un peu les frais, car le commandant n'avait guère été aimable envers sa subalterne. Il avait regretté le ton désagréable qu'il avait employé avec elle et en compensation, s'était montré aimable avec la plaignante. N'était-ce déjà pas là, pour lui, deux conséquences de la demande de "bienveillance" du magistrat ? En son for intérieur, il commençait à s'interroger sur ce sujet.

— S'agit-il d'une disparition inquiétante ? s'enquiert Virginie.

— C'est ce que nous devons déterminer. Le beau-beau-frère de notre procureur...

— Bobo frère ? s'amuse Turcain. On va enquêter chez les bourgeois bohèmes ?

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Sa sœur, la sœur du procureur est mariée avec le frère du disparu.

— Donc, l'abonné absent a pour belle-sœur la sœur du proc ?

— Bravo, tu comprends vite, Turcain, dit Virginie, d'un ton moqueur.

Virginie Brûlebois ne manque jamais une occasion de charrier son collègue qu'elle considère un peu trop porté sur son aspect physique, d'ailleurs soigneusement entretenu : pas une once de gras, des pectoraux saillants et des biceps en acier. Il est commun que Jérémy Turcain dévoile une certaine naïveté dans ses ré-

flexions ; le fait qu'elle le reprenne ainsi parfois est devenu un jeu dans lequel Bourguignon sait entrer... et sortir.

— La récré est terminée, les enfants ! Plus vite nous réglerons cette affaire, plus vite nous nous en débarrasserons. Je reprends :

— Le beau beau-frère, Sébastien d'Aguilar ainsi dénommé, qui devait se rendre en train à Toulouse lundi pour une réunion mensuelle, n'est pas réapparu. La dernière fois qu'il a été vu par sa femme c'est le dimanche soir. Le lundi matin, elle dormait encore quand il est parti. D'Aguilar s'est levé seul, comme à chaque fois qu'il part en déplacement, sa voiture n'est plus chez lui, on peut donc penser qu'il s'est rendu à la gare. Inquiète de ne pas le voir revenir lundi soir, elle a appelé son amie et belle-sœur Sandrine d'Aguilar née Blanckaert pour savoir s'il était passé chez son frère. Pas de mari. Le lendemain matin, elle a appelé à la banque de son mari : toujours pas là. Sur ces entrefaites, la belle-sœur a appelé son frère, le proc, qui lui a donné le conseil qu'elle vienne chez nous, c'était hier après-midi. Le disparu n'est pas coutumier du fait, il n'a pas emporté de valise ou de vêtements, il ne répond pas à son portable qui d'ailleurs est coupé. Pour répondre à votre question, Virginie, on est pile à la limite de la disparition inquiétante. Il faudrait en savoir un peu plus pour en décider, décision que je prendrai, bien sûr en accord avec monsieur le procureur qui semble attaché à cette affaire, qui n'en est peut-être pas une, d'ailleurs.

— Il peut s'agir d'une fugue, d'un suicide, ou même d'un banal accident.

— Vous avez raison, Lambert. Nous en sommes là : aux suppositions. Nous allons essayer de démêler les premiers fils. Nous y consacrons la matinée et j’espère que nous pourrons classer sans suite. Mais attention, on ne bâcle pas ! Turcain : vous vous rendez à son agence bancaire, rue du Général de Gaulle, vous allez pêcher des infos et son agenda. Lambert : vous vous occupez de récupérer l’immatriculation de sa voiture, une Volkswagen Touareg bleue et vous allez faire un tour à la gare. Vous irez également voir du côté du môle, il possède un bateau, le Sébast-1, jetez-y un œil. Brûlebois : vous me passez les d’Aguilar aux fichiers, vous appelez son portable pour vérifier s’il est de nouveau fonctionnel puis vous accompagnez Lambert. Il est 9 h 00. J’ai une réunion avec le commissaire. On se retrouve ici dans deux heures maxi pour faire le point. Vous communiquez entre vous sur vos avancées respectives.

— OK, boss !

Pendant que Virginie Brûlebois et Benjamin Lambert rejoignent leur espace ouvert², un bien grand mot pour désigner le bureau un peu exigü dans lequel ils travaillent avec Jérémy Turcain, ce dernier se rend à pied à la banque d’Aguilar, située à 800 m du commissariat. S’y rendre en voiture aurait été une gageure tant il est difficile de stationner à Sète près du lieu où l’on souhaite se rendre. Il profite de cette opportunité pour parcourir le trajet en petite foulée, histoire de s’entretenir un peu. Après cinq minutes, il franchit la porte coulissante automatique de la “Banque des Sources”. La

2 NDLA. Espace ouvert, po ne pas employer l’anglicisme open space.

salle d'accueil aux cloisons vitrées est froide, impersonnelle. Il est accueilli par un jeune guichetier portant une chemise claire sous une veste légère. Il lui présente sa carte de police.

— Je souhaite parler à monsieur d'Aguilar.

— Un instant, s'il vous plaît.

Le guichetier compose un numéro sur de réseau interne de l'agence bancaire. La communication téléphonique est très courte : à peine l'employé a-t-il raccroché son téléphone qu'une femme d'une quarantaine d'années, cheveux châtain longs et bouclés, vêtue d'un tailleur pantalon bleu marine, juchée sur des escarpins assortis, se présente à lui.

— Bonjour ! Vous venez pour Monsieur d'Aguilar ? Vous avez des nouvelles ? demande-t-elle d'un ton très inquiet.

— Bonjour ! Je suis le capitaine Jérémy Turcain, commissariat de Sète. Pouvons-nous parler dans un endroit plus discret ?

— Oui, oui, pardon, excusez-moi. Veuillez me suivre.

Elle le conduit dans son espace de travail délimité par des parois en verre dépoli.

— Je suis Aurélie Laville, sous-chef d'agence, et de fait, la secrétaire de monsieur d'Aguilar. Il est arrivé quelque chose à Sébastien ? Il n'a donné aucune nouvelle depuis mardi matin. Il avait des rendez-vous... Je suis un peu désemparée.

— C'est un peu pour cela que je suis là. Son épouse est venue signaler son absence, au commissariat.

— Elle a appelé l'agence mardi, je l'ai eue au téléphone, hier également. Elle semble se faire du souci.

— J'aurais besoin de connaître son emploi du temps, de la semaine précédente à maintenant.

— Pas de problème, allons dans son bureau juste à côté, tout est consigné sur son agenda.

La pièce adjacente au lieu de travail d'Aurélie Laville est vaste, meublée d'une bibliothèque chargée de dossiers multicolores, d'un grand bureau à plateau de verre sur lequel trône un ordinateur, d'un salon composé d'une table basse également en verre, de deux fauteuils en tissu bleu clair et d'un petit canapé.

— C'est le salon de réception. Quelquefois, après une signature, on y prend un verre... avec les clients, ajoute-t-elle, comme pour se justifier. Voilà : son semainier est ici.

Elle ouvre l'agenda et commente l'emploi du temps de son patron.

— Donc, jeudi dernier, le matin, réunion avec les employés avant l'ouverture, pas de rendez-vous. Il devait préparer un dossier pour l'après-midi. Jeudi après-midi, il était avec un couple de futurs commerçants qui voudrait s'installer ici. Vendredi matin, idem mais avec un entrepreneur, puis avec un ostréiculteur qui souhaite investir et développer son activité. Vendredi après-midi, pas de rendez-vous. Samedi, il a noté un golf à la Grande Motte. Samedi soir, il est écrit Stéphane. Il s'agit de son frère. Il m'a dit qu'ils avaient un repas ensemble pour préparer l'anniversaire de son père.

— Vous êtes proche de lui ?

— Quand on travaille avec quelqu'un depuis cinq ans, que l'on est sa première collaboratrice, évidemment, il y a des liens qui se créent.

— On en apprend plus sur sa vie de famille, sur sa vie privée, c'est certain.

Aurélié élude la remarque :

— Dimanche, rien n'est noté. Lundi, Toulouse.
Je lui avais réservé son aller-retour.

— En train, c'est bien ça ?

— Oui. C'était très important pour lui de s'y rendre : il devait être officiellement nommé vice-président du groupe bancaire. Il attendait cela avec une certaine impatience.

— Je comprends.

— Et il m'a pressentie pour lui succéder à la tête de l'agence de Sète, quand ses responsabilités seraient trop importantes au niveau du groupe.

— C'est bon pour votre carrière ?

— Oui, je ne m'en plains pas.

— C'est quoi, ces surlignages en rose ?

— Ce sont les moments qu'il se réserve pour lui, sans rendez-vous, pour travailler au calme.

— Vous permettez ? demande Turcain.

Il pointe de l'index un jour précis sur le semainier :

— Et le B majuscule, les mercredis ?

— Bridge, en soirée, à son club.

— Où est-il situé ?

— À Sète.

Elle reprend la lecture :

— Mardi, important rendez-vous avec le GAO.

— Précisez ?

— Groupe des Assurances d'Occitanie. Nous proposons également l'assurance à nos clients, c'est une activité qui doit encore se développer. D'ailleurs, actuellement, c'est moi qui suis la plus spécialisée dans le domaine de l'assurance pour cette agence et nous

devions avoir une information sur un nouveau produit d'assurance-vie.

— Je suppose qu'il a son compte en banque dans l'agence ?

— Oui, en effet, mais je ne puis vous en dire plus.

— Je sais, je sais... Le secret bancaire ! Je ne suis pas dans le cadre d'une information judiciaire et je ne vous demanderai aucune communication de ses comptes. Je suis simplement ici à la recherche d'éléments permettant de le retrouver. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Vendredi soir à la fermeture, nous avons fermé l'agence ensemble.

— À quelle heure ?

— 19 h 30.

— Quelles relations a-t-il avec ses employés ? Ses clients ? Y avait-il des dossiers sensibles, susceptibles de générer de l'animosité à son encontre ?

— Avec ses employés, ce sont des relations de patron à son subordonné, point barre. En ce qui concerne votre seconde question, il y a toujours des clients mécontents avec lesquels il faut agir avec tact et modération. Il m'en charge le plus souvent, me trouvant plus diplomate que lui.

— Aurait-il reçu des menaces ? Son comportement a-t-il changé, ces derniers temps ?

— Non, pas de menace, pas que je sache. Il est plus enjoué, plus joyeux depuis qu'il a connaissance de sa nomination en tant que vice-président du groupe.

— Vous avez une carte professionnelle ?

Elle la lui remet, en ajoutant son numéro de téléphone personnel, au cas où ?

— Puis-je vous demander votre date et lieu de naissance, votre adresse ? Ne vous inquiétez pas, c'est la routine.

Il note les informations au dos de la carte.

— Célibataire ? Mariée ? Des enfants ?

— Divorcée, deux enfants. Si vous avez des nouvelles, ce serait gentil de votre part de m'en informer.

— Tout à fait. Je prends juste une photo de son semainier et je vous laisse travailler. Je vous remercie beaucoup.

— J'espère que vous allez le retrouver.

5 / Qualification

Jeudi 19 octobre
11 h 40

— Allô, monsieur le procureur ? C'est Bourguignon.

— Bonjour, commandant !

— J'ai envoyé mon équipe pour glaner quelques informations sur la non-réapparition de monsieur d'Aguilar.

— Vous avez fait vite, commandant.

— Il faut battre le fer quand il est chaud. Procédons chronologiquement, si vous le voulez bien.

Sans attendre la réponse du procureur, Bourguignon enchaîne :

— Théoriquement, il se lève vers 5 h 30. Le lundi matin, il a un train à 6 h 37 pour se rendre à son groupe bancaire à Toulouse, une réunion mensuelle généralement le troisième lundi du mois. Il prend sa voiture, disons vers 6 h 15, 6 h 20 pour se rendre à la gare de Sète. 6 h 30, il gare sa voiture, sur le parking Cayenne, vous savez, celui situé entre la voie ferrée et le bassin qui porte ce nom. Il lui faut cinq minutes à peine, à pied, pour entrer dans la salle des pas perdus et

joindre le quai. Il lui reste environ deux minutes à patienter avant que le train arrive. Trois éléments sont à prendre en considération : un, sa voiture est toujours stationnée à Cayenne, portes verrouillées ; deux, les vidéosurveillances de la gare sont peu lisibles, la luminosité de nuit est insuffisante et on ne peut être sûr, ni de sa présence ni de son absence dans la gare et sur le quai ; trois, il ne s'est pas présenté à sa réunion à Toulouse, nous avons vérifié.

— À ce stade, que penser ?

— Ou bien, il a pris le train, ou bien il ne l'a pas pris ! Option 1 : s'il a pris le train, il s'est évaporé à Toulouse ou à un autre arrêt, et il y en a : Agde, Béziers, Narbonne, Carcassonne, Castelnaudary.

— Demandez les vidéosurveillances...

Bourguignon ne répond pas à cette suggestion. Il connaît son métier et n'a pas besoin de ce genre de conseils.

— Il y a un autre élément à prendre en compte et qui revêt une grande importance à mes yeux : l'objet de cette réunion.

— Je vous écoute.

— Il devait être officiellement nommé vice-président de son groupe bancaire.

— Écoutez commandant... dit le procureur d'un ton confidentiel, presque ennuyé, je tenais cette information de ma sœur. Elle l'a eue lors du dîner auquel elle a participé samedi soir. Je vous l'ai tue parce qu'il me fallait absolument l'avis d'un homme compétent sur cette affaire. Je voulais un regard neuf de professionnel et ne pas troubler votre appréciation des faits.

— Je vous en remercie. Cette nomination est importante. Pourquoi ne s'y rend-il pas ? Que refuserait-

il ? Examinons l'option 2, celle où il n'est pas monté dans le train. Il y a là un champ plus vaste d'hypothèses : la première, il a eu un accident entre le parking et la gare, ou à la gare. Mon équipe a appelé police secours, aucun signalement. La seconde : covoiturage pour aller à Toulouse alors qu'il avait ses billets de train ? Je n'y crois pas trop. Il a l'habitude de s'y rendre en train, pourquoi changer tout à coup ? Nous avons quand même vérifié la piste d'un accident de voiture sur l'A 9 et l'A 61 : chou blanc, la gendarmerie routière est formelle, pas d'accident.

— Serait-il parti par la mer, autre part ?

— Son bateau, le Sébast-1, est toujours amarré au môle. Et pourquoi garer sa voiture à Cayenne alors que son bateau est au môle, sur le chemin entre chez lui et la gare ?

— Je suis d'accord. Par avion ? Je sais que c'est stupide, mais avez-vous vérifié ?

— Il n'y a pas de direct Montpellier-Toulouse.

— Très bien.

— Je pense écarter la piste du suicide, car je ne vois pas pourquoi un banquier, qui va être nommé vice-président de son groupe, mettrait fin à ses jours, le jour même où il reçoit officiellement sa nomination. Un banquier aime les affaires, l'argent : une personne un tantinet ambitieuse ne va pas s'éclipser volontairement alors qu'un pont d'or s'ouvre devant elle, un rat ne quitte pas le navire quand on remplit les cales.

— La comparaison est un peu osée, commandant, mais l'image est bonne.

— D'après sa secrétaire, à l'agence, il est plutôt radieux, autant qu'il puisse l'être, depuis l'annonce de sa nomination. Je conclus qu'il n'avait aucune raison

de mettre fin à ses jours ni de ne pas se rendre à Toulouse. On n'a pas retrouvé son corps, non plus.

— On exclut donc cette hypothèse du suicide, dit le procureur.

— Il est vrai que certaines personnes, la veille d'un grand changement de leur vie professionnelle, ou personnelle peuvent faire un blocage, tout plaquer, fuir, partir aux Bahamas ou en Laponie ! Il y a quelques mariages où l'un des deux époux se retrouve seul le jour de la cérémonie ! Il pourrait aussi rejoindre une maîtresse quelque part. Mais qui partirait sans valise ? Pour cela il faudrait avoir accès à ses comptes bancaires pour vérifier s'il a fait de gros retraits ou des virements significatifs. S'il y a d'importants mouvements sur son compte, des paiements inhabituels avec sa ou ses cartes, on pourrait imaginer un départ volontaire, une fugue.

Le temps d'une respiration, Bourguignon reprend.

— Une autre hypothèse, moins séduisante et plus alarmante serait celle de l'enlèvement. Mais si enlèvement il y a eu, les ravisseurs tardent à se manifester. Nous sommes jeudi, quatre jours depuis sa disparition.

— Ou sa femme ne veut rien nous dire, commandant. Je n'ai pas été confronté à ce genre d'affaires, mais il est tout à fait plausible que la première revendication des ravisseurs, avant ou parallèlement à la demande de rançon, soit que la police soit totalement écartée de l'affaire.

— Je partage votre avis. Il y a une autre possibilité encore plus sinistre : celle qu'il soit mort, mais pas de sa propre volonté. Et nous avons un joyeux panel de mobiles liés ou non à l'argent, tels que la jalousie, la

vengeance, le règlement de comptes, l'amour, la haine et une infinité de modes opératoires.

— Bon ! En résumé, on ne sait s'il est vivant ou mort ; dans l'hypothèse la plus optimiste, il a fait une fugue ; dans la plus pessimiste, il a été assassiné, avec la variation intermédiaire du rapt. On ne peut enlever le caractère inquiétant de cette disparition. Commandant, avez-vous le signalement signé de madame d'Aguilar ?

— Oui, monsieur le procureur.

— J'ouvre une information judiciaire, Commandant, vous vous chargez de l'enquête, vous et votre équipe.

— En premier lieu, j'ai besoin d'une levée de secret bancaire pour avoir accès aux comptes du disparu, cela nous permettra de savoir s'il y a eu des mouvements d'argent suspects, des dépenses qui pourraient correspondre à une velléité de partir.

— Envoyez-moi votre dossier. J'appelle la juge Capdebosc immédiatement. Bonne journée, commandant.

— Bonne journée, monsieur le procureur.

Après avoir transmis les données au procureur, Bourguignon se jette en arrière sur le dossier de son fauteuil, pose ses coudes sur les accoudoirs, se masse les pommettes. Il réfléchit, les yeux fermés. « Et me voilà affublé d'une enquête que je ne désirais pas. » pense-t-il, en en laissant filer l'air bruyamment entre ses lèvres. C'est l'heure de prendre un cachou.

Ce moment de concentration effectué, il écrit quelques notes puis quitte son fauteuil pour rejoindre ses collègues dans leur espace de travail partagé : les

trois bureaux accolés sont disposés en L au centre de la pièce, dont un qui sert à la prise des dépositions.

— On va faire le point en bas. Rendez-vous dans quinze minutes à la “Bibliothèque”. Turcain, n’est-ce pas à votre tour d’aller nous chercher les sandwiches ?

— Pas de souci, boss, j’y cours. Un chacun ? Les parfums habituels ?

Tous acquiescent.

De retour dans son bureau, il reprend son téléphone.

— Allô, madame d’Aguilar ?

6 / Mise en place de l'enquête

Jeudi 19 octobre
11 h 59

— Allô, Commandant ! Vous avez de bonnes nouvelles ? demande Valérie d'Aguilar.

— Non et oui. Nous n'avons pas retrouvé votre mari. Sa voiture est toujours sur le parking Cayenne, portières verrouillées. Par contre, le procureur a décidé d'ouvrir une information judiciaire pour disparition inquiétante, ce qui nous ouvre les portes pour une enquête plus poussée.

— Comment cela va-t-il se passer ?

— Ce serait plus facile de tout vous expliquer de visu, et non par téléphone. Vous êtes au travail ?

— Jusqu'à 14 heures. Je suis morte d'inquiétude.

— Je comprends. Disons 14 h 30, chez vous ?

— Oui, d'accord.

— Je viendrai avec une de mes collègues. À tout à l'heure.

— Très bien.

Bourguignon, après avoir passé un autre appel, en interne cette fois-ci, rejoint son équipe. Turcain

entre en même temps dans la “Bibliothèque”, les mains encombrées de sachets contenant les sandwiches. Il en fait la distribution. Chacun lui rembourse sa part. Après une première bouchée vite avalée, Bourguignon prend la parole :

— Vous ne serez pas étonnés, on est à 90 % sur un cas de disparition inquiétante.

— Il faudrait quoi, pour atteindre les 100 % ? demande Jérémy Turcain.

— Que l’on ait la certitude que ce n’est pas une fugue. Déjà, on sait qu’il est parti sans valise, qu’il ne donne pas de nouvelles, mais ce n’est pas tout à fait suffisant. Il faut obtenir la liste de tous ses comptes bancaires détenus en France, les vérifier sur les six derniers mois ainsi que ses achats par carte, par chèque, ou par virement, savoir s’il a réservé un vol, seul ou accompagné ; chercher une anomalie, telle qu’un gros retrait unitaire ou des retraits d’espèces réguliers et inhabituels ; bref, tout ce qui peut sembler suspect. Il a un compte commun avec sa femme pour gérer les dépenses courantes du ménage. Tout cela, c’est pour vous Turcain, vous êtes déjà allé à sa banque. Voyez également auprès des services fiscaux l’état de son patrimoine, s’il a déclaré des comptes à l’étranger, et dans l’affirmative, faites le nécessaire pour rapatrier au mieux les relevés.

— Lambert, vous vous mettez devant votre ordinateur, vous inscrivez Sébastien d’Aguilar au FPR³ avec le motif de disparition inquiétante. Concernant son identité, vous avez tout ce qu’il faut sur la fiche que je vous ai déjà donnée ce matin. Je vous ai trans-

3 FPR : Fichier des personnes recherchées.

mis à tous sa photo sur votre portable. Il était probablement habillé en costume sombre et chemise blanche. En cas de découverte ou d'indice, vous mettez le numéro du commissariat réf "Bourguignon-d'Aguilar". Et vous regardez s'il est présent sur les réseaux sociaux, histoire d'avoir son profil.

— OK, boss !

— Ceci fait, vous vous rendez en voiture au domicile du disparu : nous avons rendez-vous, Brûlebois et moi avec madame d'Aguilar à 14 h 30. En tout premier lieu, nous lui demanderons le double des clés de la voiture de son mari que nous vous remettrons. Vous vous rendez à Cayenne, normalement le GEC⁴ sera sur place, je viens de les appeler en attendant les sandwiches. Vous leur donnez les clés et vous restez avec eux pour les premières constatations. Ils ramèneront la voiture au commissariat pour la passer au peigne fin. Vous me transmettez les informations qui pourraient nous intéresser. Quand vous serez de retour, vous récupérez les fadettes du disparu et son historique de géolocalisation.

— Tout le monde sait ce qu'il a à faire ?

— Oui, boss !

— En voiture, Brûlebois. Vous conduisez, dit Bourguignon, en se levant prestement de son siège.

4 GEC : Groupe d'Enquête de Criminalistique.

7 / Chez Valérie

Jeudi 19 octobre

14 h 30

Bourguignon n'enquête pas seul. Il aime avoir l'avis de ses collègues, contrairement à ce que son comportement bourru, voire misanthropique, laisserait entendre. Cela lui permet une approche plus globale des personnes, d'avoir une vue plus élevée de l'ensemble de l'affaire, car tout est lié au contexte dans lequel elle se déroule. Il apprécie particulièrement les observations de Virginie Brûlebois, de dix-huit ans sa cadette, pour la finesse de son jugement, le discernement dont elle est capable, les multiples compétences qu'elle détient dans des domaines aussi variés et éloignés comme la psychologie liée à sa capacité d'écoute et l'informatique liée à sa curiosité. C'est son esprit synthétique qui contribue souvent à la rapidité de résolution des enquêtes qu'il mène.

La distance du commissariat au Chemin de l'Équinoxe où est située la villa d'Aguilar n'est pas longue, environ 1,5 km à vol d'oiseau, 3,5 km en automobile. Mais l'itinéraire, dû à la topographie particu-

lière de l'Île Singulière⁵, fait décrire les trois quarts d'un cercle... et il faut choisir son horaire pour s'y rendre rapidement, car en centre-ville la traversée par la Grande rue Mario Roustan se fait au pas. Un fois passé le rond-point du môle, l'accès à la rue Jean Vilar se dégage puis la rue se fait ruelle, bordée de murs de pierres sèches et blanches sans trottoir, dont l'étroitesse permet à peine le croisement de deux véhicules en mouvement. Heureusement qu'un double stationnement est prévu devant la "Villa du Soleil". Virginie gare la voiture de fonction banalisée sur un des emplacements matérialisés au sol. Ils sortent du véhicule. Le mur extérieur, haut de plus de deux mètres, abrite une dense plantation de lauriers roses. De l'extérieur, on ne distingue rien de la propriété. Un bruit de moteur se fait entendre ainsi que le vrombissement du portail métallique qui glisse sur son rail laissant le passage à une "Golf" rouge. Valérie d'Aguilar stationne sa voiture, en sort et salue les policiers.

— Bonjour, commandant !

Bourguignon hoche la tête en guise de salut et présente Virginie d'un geste de la main.

— Major Brûlebois.

— Enchantée. Entrons, si vous le voulez. Juste le temps de récupérer mon courrier.

Le portail coulissant, en se refermant, libère l'accès à la boîte aux lettres normalisée. Valérie en retire quelques prospectus et enveloppes.

L'entrée est spacieuse, la maison est vaste. Valérie les conduit au salon club anglais et les prie de s'asseoir. Elle a les traits tirés et semble tendue, comme si

5 Île singulière : nom plus poétique de Sète.

elle craignait une mauvaise nouvelle. Elle attend que Bourguignon prenne la parole.

— Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, nous allons avoir les coudées plus franches pour enquêter, mais avant toute chose, pourriez-vous nous confier un double des clés de la voiture de votre mari ? Cela nous permettrait de gagner du temps. Comme elle est stationnée sur le parking de la gare, nous pourrions déjà commencer nos investigations.

— Je vais vous les chercher.

Bourguignon semble apprécier le confort des fauteuils et se cale confortablement dans le sien. Valérie réapparaît :

— Voici le boîtier, dit-elle en le présentant au commandant.

— Vous pouvez le confier au major Brûlebois. Elle va le donner à ses collègues qui doivent attendre dehors. Pouvez-vous ouvrir le portail ?

— Bien sûr, je vous confie également le bip ! dit-elle en le tendant à Valérie.

— Je reviens, dit Virginie, comme pour s'excuser de s'absenter.

Bourguignon explique :

— Dans le cadre d'une disparition inquiétante, nous avons le pouvoir d'enquêter comme pour toute autre enquête. Nous avons déjà inscrit votre mari au FPR, le fichier des personnes recherchées, et nous allons élargir nos investigations bien au-delà d'une simple inscription sur un fichier. Pour cela, j'ai besoin de votre contribution.

— Bien sûr, commandant. Vous pouvez compter sur moi.

— Nous avons de bonnes raisons de penser que votre mari n'a pas disparu de son plein gré, surtout le jour de sa nomination en tant que vice-président de son groupe bancaire. Il ne s'est pas présenté à cette réunion.

Valérie marque une pause, comme pour assimiler cette information.

— Il ne s'est pas présenté ? Pourtant, il en était fier. Nous avons fêté l'événement samedi soir, avec son frère et sa belle-sœur.

— Il ne s'agit pas d'une fugue ou d'un abandon de domicile dont le motif nous serait inconnu. Deux hypothèses s'offrent à nous : soit il est vivant et retenu contre sa volonté, soit il n'est plus vivant. Prenons la première option : depuis hier, ou même depuis lundi, avez-vous été contactée de quelque manière que ce soit, téléphone perso, mail, courrier ou tout autre moyen ?

— Vous pensez à un enlèvement ?

— Ce n'est qu'une piste possible.

— Je n'ai rien reçu, je n'ai eu aucun contact, répond Valérie, sûre d'elle.

Virginie, revenue dans le salon, rend le bip du portail à Valérie.

— Vous savez, dans ce genre d'affaires, il ne faut pas que vous ayez de réticence à parler à la police. Les proches ont besoin de soutien au niveau psychologique et pour leur conduite à tenir en cas de contact. Les ravisseurs tentent de déstabiliser leur victime, cela leur est facile, personne ne supporte une séquestration quand il en est l'objet, mais également son entourage, par empathie.

— Je pense vraiment que dans ce cas, je ne céderais pas à l'intimidation des ravisseurs et que je vous préviendrais, répond Valérie, d'un ton ferme et décidé. En quelque sorte, c'est déjà fait, n'est-ce pas ?

Bourguignon prend acte de cette déclaration qui lui paraît sincère.

— Nous venons d'évoquer le cas d'un rapt. Il nous faut également envisager l'hypothèse dans laquelle votre mari ne serait plus vivant, reprend Bourguignon. Pensez-vous qu'il aurait pu mettre fin à ses jours ? Souffrirait-il d'une maladie chronique, avait-il des problèmes cardiaques, par exemple ?

— Je ne vois pas pourquoi il mettrait fin à ses jours, l'avenir est prometteur pour lui, sa nomination comble son orgueil, et la porte de la présidence du groupe commence à s'ouvrir.

— Cela aurait-il pu générer une certaine hostilité contre lui, d'un point de vue professionnel ?

— Je ne peux dire. Je ne sais pas. Il ne s'en est pas ouvert, pas à moi.

— Je sais que vous partagez peu de choses avec votre mari, notamment en ce qui concerne son activité à la banque.

— Oui, il me parlait peu de ses affaires, c'était rare. Il avait évoqué sa promotion il y a une quinzaine de jours, en me disant simplement qu'il allait probablement "prendre du galon" à la banque, prochainement. Vous voyez, il n'est pas très loquace ! En ce qui concerne sa santé, il n'a pas de problème, pas de maladie. Il joue au golf, nous mangeons sainement. Mais supposons qu'il ait eu une attaque ou un accident, il aurait été conduit rapidement à un centre de soins et j'aurais été prévenue, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Et s'il avait été agressé ? propose Valérie.

— C'est également une possibilité, sur le chemin du parking à la gare, dans la gare, dans le train, à la descente du train à Toulouse, sur le chemin qui le mène à sa réunion.

— Cela fait beaucoup de lieux possibles ! constate Valérie, avec déception et étonnement.

— Une agression qui conduit à l'hôpital se poursuit par un retour au domicile et au travail. Il y a une réapparition. Pardonnez-moi, mais dans tout cela... il me manque un corps.

À ces mots, Valérie écarquille les yeux et fait trembler ses lèvres dans un souffle appuyé, en dodelonnant de la tête.

— Et s'il a été agressé, où pourrait être son corps ? Dans les canaux ? Dans l'étang ? Le long de la voie ferrée ?

Bourguignon ne répond pas à cette question : il n'en connaît pas la réponse.

— Nous allons vérifier la piste des hôpitaux et des cliniques, au cas où il y ait eu l'admission d'une personne sans identité qui correspondrait au signalement de votre mari. On pourrait imaginer qu'il soit frappé d'amnésie et qu'il n'ait plus ses papiers sur lui, qu'il soit quelque part et que l'on ne puisse pas savoir qui il est. Nous avons besoin de ses empreintes.

— Il y en a un peu partout dans la maison, dans sa voiture, sur son dressing...

— Elles vont être mélangées à d'autres. Est-il le seul à se servir de son ordinateur portable ?

— Clairement ! Je n'y touche jamais. Il est dans son bureau.

— S'il a un code d'accès, le connaissez-vous ?

— Non. Essayez sa date de naissance, ou celle de notre fils, c'est cette dernière que j'ai mise sur le mien.

— Nous allons nous saisir de son ordinateur, vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Non ! Aucun, si cela peut permettre d'avancer.

— Nous avons également besoin de récupérer son ADN, pourriez-vous nous donner sa brosse à cheveux ? Virginie va vous accompagner pour la récupérer sans la polluer avec d'autres traces.

— Bien sûr.

Les deux femmes se rendent dans la salle de bains de l'étage par un large escalier de pierres en calcaire blanc poli. C'est une pièce très spacieuse où une baignoire îlot trône en son centre, une douche aux parois vitrées occupe un angle, un double lavabo centré sur le mur opposé témoigne d'une utilisation séparée du lieu. À gauche, un miroir grossissant et un porte-bijoux présentent nombre de boucles d'oreilles, de bracelets et de colliers fantaisie sur lequel Virginie ne peut qu'attarder son regard attentif et intéressé. À droite, une étagère en verre expose une demi-douzaine de parfums masculins. Une brosse à dents électrique d'un modèle courant repose sur la base marbrée des lavabos.

— Voilà, c'est son espace, dit Valérie en désignant l'étagère de la main. Il range ses peignes, ses brosses à cheveux et sa tondeuse dans le premier tiroir du meuble, à votre droite.

— Merci.

Virginie enfle des gants en latex, se munit de deux sachets krafts sur lesquels elle note au stylo les

indications appropriées et dans lesquels elle dépose les objets qui partiront au labo, quand le moment opportun sera venu.

Elles reviennent au rez-de-chaussée, Valérie la guide vers le bureau, une pièce sans caractère particulier et lui désigne l'ordinateur de Sébastien.

Pendant ce temps, Bourguignon a eu le temps d'apprécier l'agencement du rez-de-chaussée : le salon est ouvert sur une salle à manger meublée d'une grande table transparente dont le plateau semble léviter sur deux panneaux de verre. Des chaises aux grands motifs pied-de-poule noir et blanc, à l'accueil moelleux, l'entourent. La pièce est desservie par une cuisine dite américaine, résolument moderne, principalement équipée d'un grand plan de travail en résine d'un blanc immaculé, sur lequel reposent une machine à café un grille-pain et quelques accessoires de cuisine rangés dans un pot cylindrique en inox.

8 / À la gare, à la banque

Jeudi 19 octobre
14 h 40

Benjamin Lambert a rejoint l'équipe du GEC sur le parking Cayenne, avec la clé de la Touareg. Les enquêteurs ont largement délimité la zone d'investigations avec de la rubalise, en empiétant sur les places adjacentes, ce qui suscite la curiosité des conducteurs passant sur la route. Il reconnaît Pascal Ledoux à son crâne dégarni, c'est le chef du groupe de trois personnes qui œuvrent : l'une à inspecter l'extérieur du véhicule et à prendre des empreintes ; les autres à genoux, scrutant avec attention, décimètre carré par décimètre carré, le sol autour de la voiture sur un rayon de cinq mètres.

— Salut ! Voilà la clé ! annonce Lambert à son collègue en la lui tendant victorieusement.

— Salut ! C'est la forme ?

— Oui ! Tu as quelque chose ?

— Peu ! On a trouvé un bout de plastique noir qui pourrait ressembler à un morceau de coque de téléphone, au-dessous de la voiture, à l'arrière du pneu.

— Très bien je note. Je reste un peu avec vous, ordre de Bourguignon.

Pascal Ledoux invite alors son équipe à effectuer un premier examen intérieur du véhicule : à procéder à un contrôle visuel poussé, puis à relever les traces papillaires, à faire un premier inventaire des objets qu'elle contient en notant précisément les emplacements où ils se trouvent, chacun d'eux pouvant subir ensuite une analyse plus poussée.

Lambert retient que le coffre contient un sac de golf, que rien de spécial n'a été laissé dans l'habitacle, ni vêtements, ni papiers, ni porte-documents. Le contenu du vide-poche se compose de la notice de la voiture, d'un constat amiable, d'un disque de stationnement. Des lunettes de soleil, des sucreries au menthol et une boîte entamée de préservatifs sont présentes dans le rangement de l'accoudoir central. Il pourra transmettre ces informations à son boss.

L'analyse au peigne fin aura lieu dans les locaux du commissariat.

Jeudi 19 octobre
14 h 40

De son côté, Jérémy Turcain se présente de nouveau à l'agence bancaire. Le fait qu'il ait été désigné n'est pas pour lui déplaire, la banquière est jolie et son physique lui est agréable. Aurélie Laville le reçoit avec un sourire plein d'espoir, qui se transforme en moue de déception à l'annonce des nouvelles négatives données par le policier.

— Désolé, toujours pas de nouvelles de votre patron, mais nous sommes maintenant dans le cadre d'une enquête judiciaire et vous pouvez me fournir sans crainte de sanction tous les éléments bancaires concernant monsieur d'Aguilar. Il me faut la liste de tous ses comptes, les relevés mensuels de toutes les opérations, ses décomptes de carte bancaire avec une antériorité d'un an.

— Vous pensez que cela vous permettra de le retrouver ?

— Disons qu'il nous faut, en l'état actuel des choses, nous faire une idée précise de cette personne : sa personnalité, son caractère, sa famille, son mode de vie, son environnement personnel, familial, professionnel, le milieu dans lequel il évolue. Grâce à cette approche globale, nous pourrons orienter l'enquête dans une direction plutôt qu'une autre. Tout détail compte, tout peut contribuer à la faire avancer. Dans le cadre de notre travail, c'est souvent un indice infime qui est le point de départ, une poussière, un cheveu, une ligne dans un listing, les chiffres d'une localisation...

— Je comprends.

— Et en ce qui concerne la partie qui est de votre ressort, nous devons analyser ces documents et les écritures qui peuvent nous aider : si par exemple il a réservé sur une compagnie aérienne, ceci serait un bon indice pour nous.

— Évidemment.

— Comment votre patron est-il apprécié, ici ?

— Mes collègues vous diraient qu'il est autoritaire, qu'il oublie de les saluer le matin, qu'il est hautain, voire méprisant, imbu de sa personne...

- Et vous êtes d'accord avec eux ?
- Avec moi, il est différent...
- Plus proche ?
- Je dois l'avouer, oui.
- Vous avez une relation avec lui ?
- Depuis deux ans. Inutile de vous le cacher. Je suis divorcée. Nous ne nous promettons rien.
- Vous vous voyez régulièrement ?
- Tous les jours !
- Évidemment. Et de d'autres moments ?
- Il arrive à prétexter des repas d'affaires. Et une fois... un séminaire ! dit-elle avec un sourire rêveur.
- Où et quand ?
- À Nice. Il y a deux ans.
- L'accompagnez-vous à Toulouse ?
- La dernière fois, c'était il y a trois mois.
- Questions sentiments avec lui ?
- J'en ai un peu à son égard, mais je ne suis plus une gamine écervelée qui va s'amouracher du premier hidalgo qui passe à sa portée. Croyez-moi bien, je garde la tête sur les épaules et je gère.
- Votre relation était-elle réfléchie, au départ, de votre part ou de sa part ?
- Non, pas du tout. Je n'ai pas cherché à le séduire, lui non plus. L'occasion s'est présentée et voilà. C'est comme ça. Et je compte bien en profiter.
- Comment votre ex prend-il la chose ?
- Il vit depuis quatre ans à la Martinique, il a refait sa vie. Il est Antillais. Je pense qu'il se moque bien de ce que je fais de ma vie. J'ai peu de nouvelles de lui.

— Pour vos enfants ? Vous m'avez dit tout à l'heure que vous en avez deux.

— Les jumeaux ! Ils ne sont pas au courant de mes affaires de cœur. Ils sont en études. Ils ont un appartement à Montpellier. Ils se débrouillent bien.

— Et la femme de votre patron, la connaissez-vous ?

— Non ! On ne mélange pas le travail avec la famille !

— Sait-elle pour votre relation ?

— Sincèrement, je ne pense pas. Je ne m'occupe pas de cela. Nous ne parlons pas d'elle. Et je m'en fiche.

— A-t-il eu des comportements inhabituels ces derniers temps ? Était-il différent ?

— Non, pas fondamentalement. Disons qu'il est content de sa nomination.

— L'a-t-il révélée dans l'agence ?

— Non. Je suis la seule informée, il veut l'annoncer après que ce soit officialisé.

— Certaines personnes tireraient-elles un avantage de sa disparition ?

— En tout cas, pas ici. Même pas moi. S'il disparaissait, je perdrais un appui certain pour la suite de ma carrière, vous comprenez. Qui défendrait ma candidature ?

— Sa nomination pourrait-elle engendrer une forme de jalousie pour des personnes qu'il côtoie ?

— Ici ? Non. Peut-être au siège à Toulouse ? Mais je ne connais personne qui pourrait s'en sentir affecté.

— Vous y êtes allée avec lui, pourtant. Vous connaissez les personnes avec qui il est en relation.

— Oui, mais deux ou trois fois, et je n'ai pas suffisamment parlé avec ses collègues pour me faire une idée précise sur leurs ressentis par rapport à lui. Et, présentée comme sa proche collaboratrice, ils ne se seraient certainement pas ouverts à moi de leur animosité envers Sébastien. Enfin... de là à aller le trucider, c'est bien cela que vous sous-entendez, il y a loin, autant moralement que matériellement.

— Comment qualifieriez-vous votre relation avec lui ?

— Tout comme lui : une relation pragmatique où l'utile se joint à l'agréable. Ne me jugez pas. La société est sauvage et matérialiste, vous savez, même les communistes chinois s'y mettent aujourd'hui. Le spiritualisme est une utopie. Qui a envie de vivre retiré du monde comme un bonze tibétain dans un monastère à 2 000 m d'altitude, comme au V^e siècle ? En tout cas, pas moi.

Turcain ne veut pas entrer dans ces considérations sociales et politiques.

— Combien de temps pour les documents ?

— Un petit quart d'heure.

— Il va falloir que j'emporte son ordinateur. Vous en connaissez le mot de passe ?

— Golfneur20011973, avec un G majuscule suivi de sa date de naissance.

Le capitaine Turcain déconnecte l'unité centrale de l'ordinateur de bureau de Sébastien d'Aguilar et patiente le temps qu'Aurélie imprime les documents qu'il a demandés, en ayant pris soin au préalable d'enfiler des gants de protection.

Sur le chemin du retour au commissariat, un ordinateur et un clavier enserrés dans ses bras tout en te-

nant comme il le peut le dossier des copies des documents bancaires, Turcain repense à Aurélie Laville : la franchise impudique de cette femme l'a étonné tout autant que son opportunisme vénal et débridé. Finalement, si le premier contact a été plaisant et chaleureux, le second aura été dérangeant et réfrigérant. Il allonge le pas, il a encore une montagne de travail qui l'attend au bureau.

9 / Faux départ de la Villa

Jeudi 19 octobre

15 h 40

À la “Villa du Soleil”, Valérie d’Aguilar et Virginie Brûlebois ont rejoint Bourguignon qui patiente dans l’entrée de la villa. Lambert vient de l’informer par téléphone des toutes premières découvertes intéressantes faites sur le parking Cayenne : le morceau de coque de téléphone et les préservatifs trouvés dans l’accoudoir.

— Voilà, c’est fait, commandant ! J’ai l’ordinateur, la brosse à cheveux, annonce Virginie d’un ton léger, comme pour détendre l’atmosphère.

— Avant de partir, madame d’Aguilar, deux dernières questions dont celle-ci que je réitère : connaissez-vous des ennemis à votre mari, des clients récalcitrants dont il se serait plaint ? En y réfléchissant bien ?

— Non, commandant, désolée, rien ne m’est revenu, depuis hier.

— La seconde question : vous m’avez dit que vous et votre mari viviez professionnellement indépendamment. Vous arrive-t-il d’utiliser sa voiture ?

— Alors là... sa voiture... SA voiture, dit-elle avec un sourire de travers. Un sanctuaire, une idole intouchable. Jamais il ne m'en confie la conduite. Je ne me rappelle même plus la dernière fois que nous sommes partis en voyage avec.

— Vous ne montez jamais dedans ?

— Si, quand même, de temps à autre. Quand j'ai dû apporter la mienne à la révision il y a grosso modo un mois. Il m'a ensuite conduite à l'hôpital. Le soir c'est un collègue m'a redéposée au garage en fin de journée pour que je la récupère.

Bourguignon pose sa main sur la poignée de la porte d'entrée, Virginie salue leur hôtesse. Ils sortent dans la cour pavée. Le soleil a du mal à percer la couche nuageuse. Le portail s'ouvre lentement, dans un grincement métallique. À peine celui-ci franchi, Bourguignon interroge Virginie Brûlebois :

— Alors ?

— Elle coopère très volontairement. Mais elle ne semble ni très peinée, ni très inquiète de la disparition de son mari, répond Virginie.

— D'après ce que j'ai compris, ils avaient une vie à part, je ne serais pas étonné qu'il y ait de l'adultère, là-dessous.

— On est toujours étonné, quand on rentre dans la vie privée des gens. Chaque personne est unique, chaque couple est original.

— Nous sommes tous différents, Virginie. La normalité des uns n'est pas celle des autres. Nous ne recevons pas exactement la même éducation, et nous n'en avons pas la même perception, même si le socle est commun. Notre expérience et notre compréhension

du monde façonnent nos jugements qui, de plus, évoluent dans le temps : vous n'êtes pas la même que la jeune adolescente de votre propre passé. Votre pensée évolue ainsi que votre manière de voir le monde. C'est l'acceptation de la différence qui fait que nous pouvons vivre ensemble ou que nous nous supportons, du moins en façade. Ce que nous n'avons pas de commun avec d'autres ne doit pas être le catalyseur de nos haines, mais l'éveil de notre curiosité. Notre métier est passionnant, car il nous apporte une connaissance, la connaissance de l'autre, la connaissance de l'humain et de toute sa variété, et ce n'est pas notre rôle que de les juger, en tant que policiers. Chacun a le droit de vivre comme il l'entend, c'est la base de notre société. Si monsieur et madame d'Aguilar se satisfont de leur vie, nous n'avons pas à les blâmer, seulement nous y intéresser, uniquement pour les besoins de l'enquête.

— Cela s'appelle la tolérance...

— Eh oui ! Pour rester dans le sujet de la vie privée des gens, Lambert m'a appelé. Ils ont trouvé un morceau de coque de téléphone à côté de la voiture et une boîte de préservatifs dans le rangement de l'accoudoir de la voiture d'Aguilar.

— C'était donc cela, la question sur sa voiture ? dit Virginie presque en ricanant.

Bourguignon lui sourit, comme un gosse qui aurait joué un bon tour à un camarade.

— Vous qui êtes si maligne, expliquez-moi ce que fait une boîte de préservatifs dans la voiture d'Aguilar ?

— Si sa femme ne va jamais avec lui dedans, ce n'est pas pour les utiliser avec elle. Sa voiture c'est son coffre-fort... à capotes !!! dit-elle en riant.

Bourguignon sourit :

— Conduisez-nous à la “Maison” !

Il n’a pas le temps de refermer sa portière qu’il entend crier derrière le portail qui s’ouvre de nouveau.

— Commandant Bourguignon ! Commandant Bourguignon ! Attendez !


...

Du même auteur

10 nuances de noir !

2009 (réédition en 2022) L'HOMME DU CANAL OU LE NETTOYAGE HONGROIS roman policier	2011 (réédition en 2022) TREIZE LUNES DE SANG thriller
2012 (réédition en 2019) FRIC-FRAC À FRONTIGNAN nouvelle policière	2013 OMERTA ⁶⁹ roman policier
2015 MÉDIA MOTUS roman policier	2016 TRAUMA ³ thriller.
2018 (réédition en 2022) PURIFICATIO roman policier	2020 LA LISTE ORANGE roman policier
2022 IMMERSIONS roman policier	2023 DISPARU À 6 h 37 roman policier

et un album pour les enfants :

Marco Libro ne broie pas que du noir ! <i>Céleste et le Géant</i> est un conte tendre pour enfants, sur le rejet, la différence et l'exclusion.	
--	--

Marco Libro

Auteur Indépendant
34110 FRONTIGNAN
courriel : marco.libro@marco-libro.fr

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L.122-5 (2e et 3e alinéas), d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants causes est illicite" (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.

Couverture : Marco Libro

ISBN du livre original : 978-2-9569511-1-7

Dépôt légal : mai 2023
202305

Référence unique de ce PDF DISPPDFDEMO202300